

THE RAVEN

Le policier Kowalsky était dans son bureau. Vissés dans ses oreilles, des écouteurs diffusaient de la musique récente. Son téléphone vibrait depuis un petit moment déjà. Il finit par le remarquer et décrocha. La voix qui répondit était celle d'une femme mûre. C'était la voix de sa supérieure. Il remarqua rapidement que sa patronne n'était pas dans son état normal. De nature sérieuse, elle avait une voix très autoritaire mais, aujourd'hui, c'était différent. Sa voix était tremblotante et mal assurée. Habituellement, elle lui aurait fait remarquer que c'était le plus lamentable des policiers qu'elle avait sous ses ordres car il ne lui avait pas répondu immédiatement mais là, elle se contenta de lui dire qu'elle avait reçu un colis emballé dans du papier à motif floral. Il n'y avait rien d'écrit sur l'emballage alors, elle l'avait ouvert. Quand elle lui annonça ce qu'elle avait découvert dans le paquet, il comprit les raisons de son affolement d'autant plus que son mental avait été mis à rude épreuve ces dernières semaines : son mari avait une maladie incurable. C'était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. « Pas étonnant, se dit-il, qu'elle ait craqué. » Une fois leur conversation terminée, il décida d'aller chercher le contenu du colis : des yeux, certainement humains. Une fois arrivé dans le bureau de sa supérieure, il la vit avachie dans son fauteuil, une tasse de café à la main. Elle enroulait autour de ses doigts une mèche de cheveux : tic qu'elle avait quand elle était angoissée, ce qui n'arrivait presque jamais. D'une voix délicate, il lui dit de rester zen car il s'occuperait de l'enquête. Elle acquiesça d'un simple signe de tête. Elle avait le regard perdu mais il ne pouvait pas grand chose pour elle. Attristé de voir sa supérieure dans cet état, il décida d'aller voir le médecin légiste pour analyser les fameux yeux. En ce moment, le médecin n'avait pas beaucoup de travail. Il les analysa donc sur le champ mais, avant d'avoir les résultats définitifs, Kowalsky devrait attendre un peu. En attendant et pour se changer les idées, celui-ci alluma son portable pour faire un duel sur son jeu préféré : Clash Royal. Au bout d'un moment, le médecin légiste était de retour. Son visage ne reflétait aucune émotion. Il lui expliqua que la pupille de l'un des deux yeux avait été entaillée. L'entaille n'était pas visible à l'œil nu mais, il l'avait remarquée à l'aide de son microscope. Le plus étrange c'est qu'à l'intérieur de l'entaille avait été insérée une fine plaque. Dessus était inscrit : « Mon cher Kowalsky, j'ai une otage et devine quoi... C'est ton adorable sœur ! J'ai l'honneur de l'accueillir dans ma demeure au 12, rue des Silhouettes. Rejoins-moi vite si tu tiens à la revoir. Signé : Adolf Maroni. » Quand le policier entendit cela, il n'en crut pas un mot mais, plus il y réfléchissait, plus il se rendait compte que c'était logique. Il avait arrêté et mis en prison cet Adolf Maroni. C'était un braqueur qui n'hésitait pas à utiliser la violence pour avoir ce qu'il voulait. Il avait fait une quinzaine de victimes, toutes traumatisées par ses agressions. Il devait maintenant vouloir se venger. Il courut dans les couloirs, bouscula un de ses collègues qui s'énerva mais il n'y prêta pas attention. Sa sœur était la seule personne de sa famille qui lui restait. Ses parents étaient morts dans un stupide accident de voiture : après une soirée un peu trop arrosée, son père avait pris le volant de la voiture mais il n'était jamais arrivé à destination. Une fois arrivé sur le parking bordé d'herbes folles, Kowalsky entra dans la première voiture qui se présenta à lui et fonda au 12, rue des Silhouettes. Il n'y avait pas beaucoup de monde sur la départementale. Il grilla au moins deux feux rouges. Si sa sœur avait été là, elle lui aurait fait la morale : « Non, mais tu te rends compte ! T'es policier et tu grilles des feux rouges !!! ». Mais, aujourd'hui, s'il les grillait c'était pour elle. Rue des Silhouettes, il ralentit histoire de ne pas se faire repérer. Il gara sa voiture 100 mètres environ avant la maison. Il bloqua son pistolet entre son pantalon et sa ceinture. Il marcha les quelques mètres qui le séparaient de la bâtisse. Quand il la vit, il eut des frissons dans le dos. Les volets étaient en grande partie tombés, le peu de façade qui n'était pas recouvert de lierre était d'une couleur très foncée, sûrement à cause de l'âge de la maison. La porte, quant à elle, était d'un bleu lagon qui devait dater de pas mal d'années car la peinture commençait à s'écailer, laissant apparaître la précédente couche de peinture qui y avait été appliquée. Il se pressa d'aller ouvrir la porte. Celle-ci n'était pas fermée alors, il entra. Un couloir menait sur un grand escalier richement décoré. De grands cadres ornaient les murs d'où se décollait une tapisserie vieille comme le monde. L'air était humide et l'atmosphère, angoissante. Il avançait vers l'escalier quand, soudain, un cri retentit. Un cri de véritable douleur. Il accéléra donc l'allure. Il monta en haut de l'escalier, courut vers le couloir en face de lui mais se

scratcha contre un mur. Le couloir n'était qu'un trompe l'œil ! Il se tâta le visage : il ne saignait pas mais était un peu sonné. Il continua son chemin et arriva dans un petit salon très luxueux. Un lustre en verre était suspendu au-dessus d'une table de billard autour de laquelle trônaient de grands fauteuils. Ils avaient l'air très confortables. Mais il n'y prêta pas attention. Il cherchait un moyen de continuer sa visite. Il ne repéra pas tout de suite la porte tapissée de la même manière que les murs du salon. Seule sa fine poignée permettait de la remarquer. Il l'ouvrit brusquement, braquant son arme sur un escalier uniquement éclairé par la lumière du salon. Cet escalier s'enfonçait dans les ténèbres : il ne pouvait donc voir ce qu'il y avait au bout. Jusqu'ici, il avait mené ses recherches dans des pièces éclairées par de grandes ouvertures. Il les effectuerait à présent à la seule lumière de sa lampe torche. Il alluma donc sa lampe torche et la leva à hauteur de ses yeux. On aurait dit qu'elle était greffée à sa main. L'escalier était raide, il le monta non sans difficulté. Une fois en haut, il découvrit une grande porte en chêne. Il essaya de l'ouvrir mais elle était fermée. Il lui donna plusieurs grands coups de pied jusqu'à ce qu'elle cède. Il finit par l'ouvrir. Elle donnait sur un immense bureau illuminé par de gigantesques lustres qui scintillaient de mille feux. Cette pièce n'avait aucune fenêtre. De grands portraits de clowns au visage inquiétant étaient accrochés aux murs. Un bureau orné de motifs dorés était installé dans le fond. Derrière, se trouvait un grand fauteuil. Quelqu'un était assis dessus. Mais on ne pouvait que l'apercevoir car le fond de la pièce était très mal éclairé.



Kowalsky s'avança prudemment. L'homme, qui était jusque là immobile, se leva brusquement, soulevant de ses bras le corps frêle d'une femme.

Il cria : « C'est ça que tu cherches ? Ah ah ah ! Elle est si mignonne, n'est-ce pas ?

-Rends-moi ma sœur, hurla le policier.

-Oh, oui ! Je te la rendrai mais dans quel état ? Hein hein hein !!! »

Kowalsky en avait assez entendu. Il se précipita vers l'homme et lui sauta dessus. Instantanément, sa sœur disparut. « Qu'est ce que ça veut dire ? » hurla-t-il à l'homme qu'il distinguait maintenant

beaucoup mieux. Il portait un masque médical, un haut de forme et une grande veste. Il comprit pourquoi il ne l'avait pas reconnu : le masque recouvrait presque tout son visage. « Une simple illusion, mon cher. Avec l'informatique, de nos jours, on peut faire beaucoup de choses. Oh oui, de belles choses. » Il ricana pendant un long moment avant de retrouver son sérieux. « Quoi ?

-Bon, allons droit au but. J'ai ta sœur et toi tu veux la récupérer. Si tu empêches la police de me retrouver, je te la rends. Voilà, c'est aussi simple que ça. Bon, marché conclu ?

-Pourquoi devrais-je te faire confiance ? Qui me dit que tu as ma sœur ? Qui me dit que si tu l'as, tu ne la tueras pas une fois que j'aurais fait en sorte que la police t'oublie, sûrement en plus une fois que tu auras fait un sale coup, hein ?

-Et bien, moi, comme tu le sais, je suis un criminel. Je suis capable de tout alors tu n'as pas vraiment le choix. Tu ne peux que me faire confiance, très cher.

-Bon, imaginons que j'accepte. Je dirais quoi à la police ?

-Oh, qu'est ce que tu diras ? Et bien, qu'un plagiaire a voulu récupérer à son compte mon ancien succès. Et oui, à cause de toi, j'ai tout perdu et si, maintenant, tu ne m'aides pas, toi aussi tu vas tout perdre !!! Ah ah ah !!! Ensuite, tu diras qu'il t'as braqué un pistolet sur la tempe et que, pour te défendre, tu lui as tiré une balle dans le cœur. J'allais oublier : voici le corps de la personne sur laquelle tu as tiré alors que tu étais en position de légitime défense. » Il pointa son doigt en direction du corps de sa victime. Kowalsky lui demanda, d'un ton qu'il voulait autoritaire : « Pourquoi tu l'as tué ?

-Oh, c'est simple. J'avais besoin d'un mort, alors j'ai fais le sale boulot et puis, il s'est moqué de moi, vois-tu ? De toute façon, il méritait amplement son sort.

-Bon, je n'ai pas vraiment le choix que d'accepter.

-Tu as tout compris. Tu prends une sage décision et je t'en remercie.

-J'accepte mais je veux la preuve que tu détiens ma sœur et, si c'est bien le cas, la preuve que tu ne lui as rien fait.

-Bien sûr, bien sûr. Je t'enverrai ça quand je pourrai. Bon, la police arrive. Je compte sur toi et, n'oublie pas ta sœur. Hein hein hein !

-Ouais, c'est ça. »

Malgré sa grande envie d'arrêter Adolf, Kowalsky le laissa partir. S'il voulait revoir sa sœur, il ne pouvait que suivre à la lettre ce qu'avait dit le criminel sinon, elle serait tuée. C'est ainsi que le policier quitta la demeure, non sans regret : il n'avait rien pu faire pour sortir sa sœur des griffes du malfrat.

*
* *

Neuf jours plus tard...

La radio diffusait les infos : « Les attentats qui ont frappé hier soir ont fait environ 123 morts et 458 blessés dans la tour la plus haute de la ville. Ils ont été revendiqués par The Evil Raven (c'est le nom que s'est donné la petite organisation de Maroni, alias The Raven). » Ces nouvelles attristèrent Kowalsky qui en était la cause. Après de longues heures de réflexion, il décida d'aller à la recherche de sa sœur. Mais où la trouver ? Soudain, une vidéo qui venait d'être postée en live sur Facebook, attira son attention. Son titre indiquait : « Jugement de Moyera Kowalsky ». Il s'empessa de la visionner. Une voix dit : « Je déclare l'audience ouverte !!! Faites entrer l'accusée dont le frère m'a expédié en prison. ». Il vit entrer, dans le champ de la caméra, sa sœur, les poignets ligotés et le visage en sang. Cela le mit en rage. Il repéra sur la vidéo deux des blasons de la ville qui étaient exposés derrière l'estrade de l'hôtel de ville. Il courut vers sa voiture de fonction et fonça vers la mairie. Il grilla pas moins de cinq feux rouges pour y arriver le plus vite possible. Il descendit de la voiture et rentra dans l'hôtel de ville. La police était déjà sur les lieux. Des coups de fusil partaient dans tous les sens. Il courut à travers le bâtiment à la recherche de sa sœur. Il ne mit pas longtemps à la repérer car elle était vêtue de rose fushia. The Raven, de son côté, l'avait repéré. Il pointa immédiatement son arme sur la jeune fille. Maroni dit : « Baisse ton flingue, Kowalsky. Je vais rendre justice à ma famille.

-Pourquoi rendrais-tu justice à ta famille ?

-Tu m'as gentiment expédié en prison car j'avais braqué un supermarché pour pouvoir subvenir aux besoins de ma famille. Ayant très peu d'argent, nous vivions dans une ruelle où les meurtres étaient monnaie courante. Mais je protégeais ma famille des ennemis que je m'étais fait au fil du temps. Quand tu m'as arrêté et mis en prison, ils en ont profité pour ôter la vie de tous les êtres qui m'étaient chers et dérober le si peu de choses que nous avions.

-C'est pour ça que tu en veux autant à ma famille ?

-Tu as compris l'essentiel, mon cher !

-Ta famille ne voudrait pas que tu fasses ça !

-Tu n'en sais rien !!!

-Si. Tu auras beau le nier mais je sais que derrière ce visage de tueur, il te reste une part d'humanité. Ta famille n'aurait pas voulu d'un meurtrier alors, sois digne de la personne qu'elle aurait voulu que tu sois. » Apparemment, Kowalsky avait tiré sur la corde sensible car Maroni, les larmes aux yeux, tira sur tous ses complices et tendit les bras vers lui. « Pourquoi ai-je fais ça ? Merci. » Une larme coula sur sa joue avant de tomber sur sa veste et de disparaître. « Merci de m'avoir fait retrouver la raison. Pour les atrocités que j'ai commises, je ne mérite que la prison à vie. » Tous les policiers, qui n'avaient plus à neutraliser les complices de Maroni car celui-ci les avait tués, avaient assisté à la scène.

Maroni alla en prison, regrettant tout le mal qu'il avait fait, et Kowalsky retrouva sa sœur.



Texte : Killian ROBIN, Léandre ROBIN et Maxime JOLY

Illustrations : Killian ROBIN et Léandre ROBIN